

Annie GOLDMANN [1931-2020]

Sociologue du cinéma français d'origine juive algérienne et tunisienne
épouse de Lucien GOLDMANN

(1967)

“*Blow up* :
essai d’analyse.”

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle :

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel : classiques.sc.soc@gmail.com

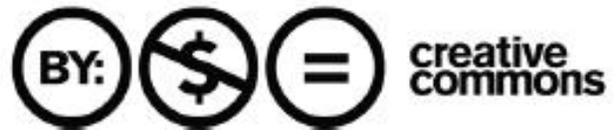
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Annie GOLDMANN

“*Blow up* : essai d’analyse.”

In revue *L'Homme et la société*, N. 6, octobre-novembre 1967. pp.
175-178. Creative Commons.



Police de caractères utilisés :

pour le texte : Times New Roman, 14 points.

pour les citations : Times New Roman 12 points.

pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour
Macintosh.

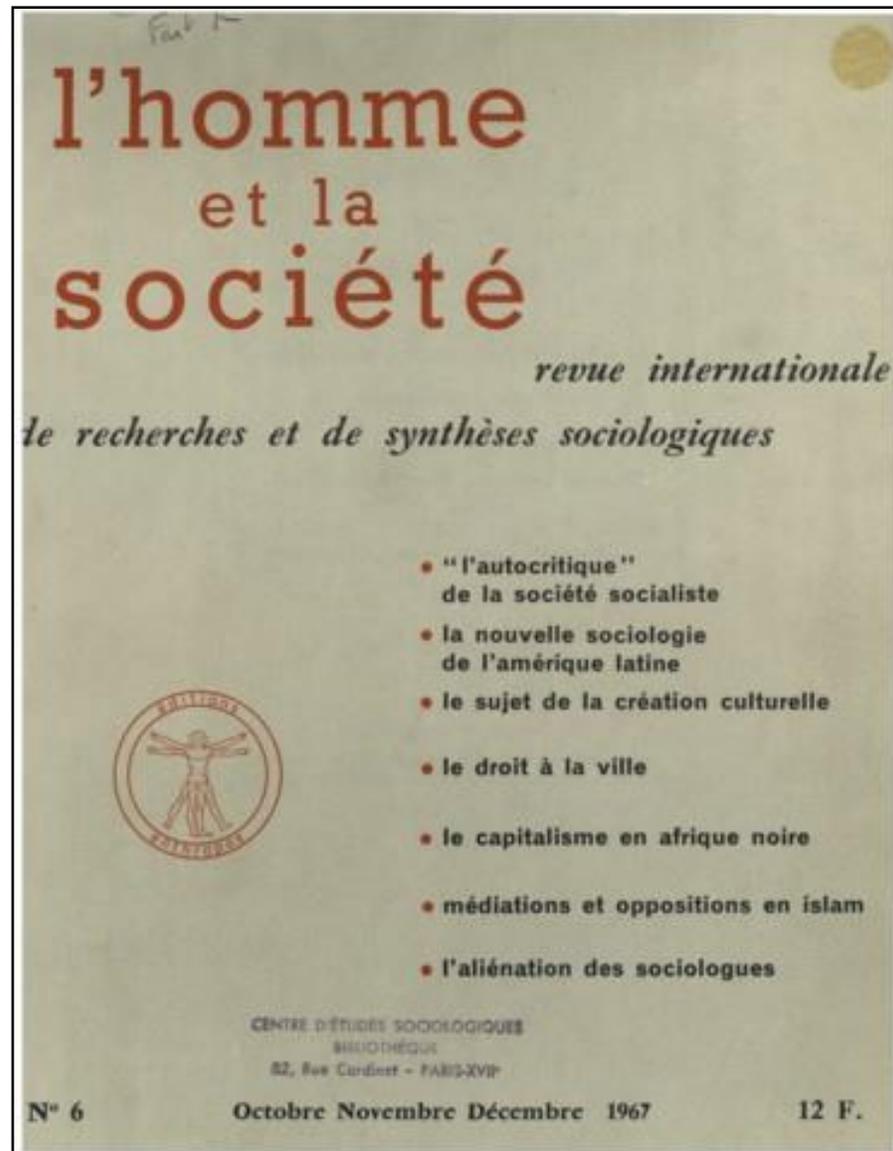
Mise en page sur papier format : LETTRE US , 8.5’’ x 11’’

Édition complétée le 23 mai 2023 à Chicoutimi, Québec.



Lucien GOLDMANN

"Blow up : essai d'analyse."



In revue *L'Homme et la société*, N. 6, octobre-novembre 1967. pp. 175-178. Creative Commons.

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l’édition d’origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[175]

Lucien GOLDMANN
“*Blow up* : essai d’analyse.”

In revue *L'Homme et la société*, N. 6, octobre-novembre 1967. pp. 175-178. Creative Commons.

Quoi qu'on ait pu dire, le propos de *Blow up* est extrêmement simple. Il se ramène au fond à une découverte : un constat d'impuissance. Le récit emprunte l'allure d'un roman policier qui intrigue le spectateur et risque de lui faire suivre une fausse piste, la recherche de la solution d'une énigme, alors que l'enquête déborde largement le cadre de l'anecdote. Le spectateur a intérêt à revoir les films d'Antonioni de façon à dépasser le stade de la curiosité pour arriver à celui de la compréhension. Une fois admis que la disparition d'Anna dans *l'Avventura* n'est que le point de départ du film — et en même temps son point d'arrivée — une fois admis que la découverte du cadavre de *Blow up* est une énigme dont la non-résolution est le sujet même du film, on peut suivre pas à pas le déroulement logique de l'œuvre.

Pour Antonioni, le réel offre une apparence lisse et claire, mais parfois il se produit une brèche d'où surgit son essence, inquiétante, sinistre, sur laquelle la plupart des hommes ne peuvent agir, soit qu'ils ne la soupçonnent même pas, soit du fait de leur propre faiblesse, soit enfin à cause du rôle qu'ils jouent dans le monde.

Dans *l'Avventura*, Anna disparaît brusquement dans une île déserte, isolée ; phénomène étrange car inexplicable qui provoque une faille inquiétante dans un univers jusque-là stable, faille que les deux protagonistes chercheront en vain à colmater tout au long du film, jusqu'à l'effondrement final.

Ainsi, dans *Blow up*, Thomas découvrira un complot, un meurtre, la mort, il découvrira des forces obscures, terriblement puissantes qui

agissent souterrainement derrière les apparences faciles de son univers insouciant, mais, en même temps, il découvrira qu'il ne peut rien faire et se résignera à son impuissance, se contentant de vivre dans une apparence, trompeuse peut-être, mais confortable.

Le film commence par un long travelling escortant une voiture chargée de joyeux noctambules, qui se révèlent être plutôt des clowns, grotesquement habillés et maquillés, balançant lampions, clochettes et cannes, glapissant et piaillant, qui se précipitent sur un homme, hâve et dépenaillé, qui sort d'un asile de nuit. C'est Thomas, photographe célèbre ; il vient y prendre des photos afin de les intégrer à un album qu'il prépare sur le monde. Les photos seront frappantes mais la détresse effroyable des vieux ne semble pas le toucher particulièrement, il fait simplement son métier de photographe : surprendre des aspects de la réalité sans se poser de questions précises sur sa véritable signification. Thomas monte dans une Rolls rutilante (qu'il ne quittera pratiquement pas durant tout le film), symbole de sa réussite, de sa puissance, de son appartenance à une classe de privilégiés chéris de la fortune et de la gloire. La voiture dispose du téléphone intérieur, ce qui lui permet d'annoncer son arrivée chez lui tel un général préparant ses troupes. Son temps est compté, après [176] avoir travaillé toute la nuit il doit encore faire des photos de mode.

Il pénètre en maître chez lui ; assistants, stagiaires, dessinateurs, collaborateurs s'empressent, obéissent. Toujours pressé, sans même prendre le temps de se changer, Thomas entreprend de fixer l'image de Véruschka, cover-girl vedette, femme-objet, objet de consommation factice et luxueux ; il tente de créer entre eux un lien privilégié et éphémère qui correspondra, juste pendant quelques secondes, à l'image qu'il désire faire, flattant, excitant, caressant le modèle comme un animal, jusqu'à ce que, au terme d'une montée de plus en plus rapide (« oui... oui... j'aime... j'aime... c'est ça... c'est ça... très bon ! »), il parvienne enfin à saisir l'ineffable. Véruschka s'affaisse sur le sol comme après l'amour. Déjà Thomas passe chez d'autres mannequins. Cette pseudo-entente est déjà finie. Véruschka n'est plus qu'un cadavre sur le sol.

Avec les autres modèles, Thomas ne se sent pas inspiré. Il les rudoie, les humilie, ironise, leur fait prendre des poses ridicules que les filles terrorisées exécutent en silence, « Affreux ! ouvrez la bouche ! surveillez-vous ! vous avez de la veine de bosser pour moi ! souriez !

souriez ! on ne sait plus sourire? » crie-t-il ; les filles portent des robes ridicules, leur maquillage rappelle celui des clowns : blanc crayeux, bouches très rouges, yeux exagérément noircis, masques figes. Finalement dégoûté, Thomas les abandonne, silhouettes grotesques et figées, épinglées tels des insectes sur les écrans multicolores.

Toute cette séquence a pour but de nous montrer l'univers de Thomas et la fonction qu'il y exerce. C'est le monde de l'argent, de la vie et des plaisirs faciles, de la notoriété, du snobisme. Photographe de mode — et à la mode — Thomas règne sur un univers brillant, attirant, séduisant. C'est la vie comblée de l'homme qui, par son métier, se trouve au centre même des grands circuits de l'argent, de la publicité, du luxe, de la mode. Monde qui, sous une apparence frivole, brasse d'énormes intérêts et où le photographe de mode occupe une place de choix. On a dit qu'Antonioni avait fait une description savoureuse et exacte de Londres. C'est vrai dans la mesure où il a mis l'accent sur le côté facile de cette prétendue libération basée sur la consommation, le snobisme, l'argent. Le caractère scandaleux de la puissance du jeune photographe, la façon tyrannique dont il traite les mannequins, l'absence de toute valeur érotique de ces femmes dont la maigreur s'apparente à la rigidité des cadavres, dont le maquillage blafard fait disparaître toute individualité, le mépris qu'il leur témoigne en les traitant comme des objets uniquement voués à la mise en valeur des vêtements qu'elles portent ¹, la peur respectueuse qu'il inflige à ses assistants, la distance qu'il met entre lui et les autres, la notoriété exagérée dont il jouit, tout ces avantages, ces privilèges mêmes, tiennent uniquement à sa fonction vitale dans un monde factice et sophistiqué dont la grande valeur est l'argent.

À l'autre bout de la maison vit son ami Bob, le peintre. Ses tableaux sont composés de multitudes de petites tâches éparpillées sans ordre apparent sur la toile : « Quand je le peins, à ça n'a aucun sens. Après je découvre les choses, et tout à coup tout s'éclaire tout seul comme dans un roman policier. »

¹ La séquence de pose du mannequin vedette nous paraît être à l'antipode de l'érotisme. La femme ici n'existe qu'en tant qu'objet, bon à mettre en valeur une robe, et les baisers que lui donne le photographe ne lui sont adressés que pour faciliter sa mise en condition, c'est-à-dire sa qualité de support.

Or c'est justement le chemin que Thomas va parcourir. Par l'intermédiaire de son art, il découvrira un sens à une réalité que jusqu'à présent il n'a fait qu'enregistrer sans jamais l'interroger. Mais, il ne peut le trouver dans l'univers clinquant qui est le sien, c'est pourquoi il va peu à peu s'en éloigner, frôlera parfois sans s'en douter cette vérité, jusqu'à ce qu'elle lui éclate au visage, qu'elle explose littéralement comme une évidence.

La première approche se fait chez un brocanteur dont Thomas veut acquérir le fonds pour le « lancer ». C'est une boutique presque abandonnée, aux objets poussiéreux. Visiblement, le propriétaire ne cherche pas à faire fortune ; mieux, son employé, un vieux monsieur taciturne, fait tout pour décourager les visiteurs et se tenir éloigné de tout ce que représente Thomas. « Vous cherchez quoi ? — Des tableaux — Quelle sorte de tableaux ? — Des paysages ? — Il n'y a pas de paysages ici » et, comme Thomas lui en montre un, « Il est vendu » ajoute-t-il avec une mauvaise grâce évidente.

En attendant le retour du patron, Thomas pénètre dans un grand parc voisin et là, pour marquer le contraste avec son univers quotidien frénétique et [177] limité, et le parc dont la tranquillité insolite l'attire, Antonioni a déployé tout son art. Calme, étendue, couleurs raffinées, long frémissement des grands arbres, c'est la sérénité, c'est l'espace. Or c'est justement là que Thomas découvrira le meurtre, la violence, la mort.

En épiant et en photographiant un couple d'amoureux, il découvrira par la suite dans ses clichés, d'agrandissements en agrandissements successifs, un aspect caché et sinistre de la réalité ; il découvrira qu'il existe des forces obscures et cruelles, organisées (puisqu'on parviendra à lui voler ses clichés), sans scrupules (puisque tous les moyens seront employés pour les récupérer), forces que son propre univers masque totalement et qui sont donc totalement ignorées des gens qui l'entourent.

Pour l'instant, Thomas ne se doute encore de rien ; il est simplement content d'avoir fait de belles photos qui compléteront son album et retourne chez la propriétaire du magasin d'antiquités. Or, elle est juste le contraire des femmes sophistiquées qui l'entourent, naturelle, serviable, libre (« Je vais changer, j'en ai assez de vendre des antiquités, je vais partir... au Népal ou... au Maroc »), mais il n'y prête pas attention

et s'engoue littéralement d'un objet inutile et encombrant, d'une hélice, uniquement par pure dévotion pour l'objet.

Sur le chemin du retour, il croise un petit groupe hétéroclite : une manifestation anti-atomique ; une jeune fille jette une pancarte dans sa Rolls mais, bien vite, il la perdra sans même s'en apercevoir. Sans s'en douter, il vient de frôler une première manifestation — réaliste mais anodine pour lui — de ce qu'il découvrira plus tard de façon plus allégorique : la mort qui menace le monde.

Mais, sans qu'il s'en doute, quelque chose a impressionné Thomas, il se sent mal à l'aise, et avoue à son éditeur : « J'en ai marre de Londres... (en montrant une fille) de ces salopes... si j'avais plein de fric, je serais libre » (ce qui est une clause de style, car il a vraisemblablement beaucoup d'argent). Le sentiment de malaise devient si intense qu'il commet deux actes inconsidérés : arrivé dans sa vieille rue silencieuse, il donne un violent coup de klaxon injustifié, rageur et excédé, mais rien ne se passe (seul un voisin ébahi sort) ; et il téléphone, du seuil même de son atelier, à une amie en lui demandant de le rappeler d'urgence.

C'est alors que survient Vanessa, la jeune femme photographiée dans le parc, dont l'insistance à récupérer les fameux clichés intrigue Thomas. Ce n'est pas une femme ordinaire. Contrairement à tant de femmes qu'il connaît, elle n'est nullement intéressée par sa proposition de poser comme modèle ; elle ignore la musique de jazz moderne (elle ne sait pas en battre la mesure) ; elle s'offre avec la tranquillité impudique non pas des filles qui s'offrent habituellement à lui pour bénéficier de son renom et tenter leur chance, mais au contraire pour préserver son anonymat ; enfin, une fois sa mission remplie (croit-elle), elle est capable de désir sincère. Mais la livraison de l'hélice rompt le charme, et elle s'enfuit.

Thomas va alors développer et agrandir les fameux clichés (séquences minutieuses et lentes : la recherche de la vérité demandant du temps, de la patience et de l'esprit), puis va découvrir, caché sous un fourré, un cadavre — qu'il retrouve effectivement en retournant la nuit dans le parc. Bouleversé, il se réfugie chez Bob pour lui faire part de sa trouvaille. Mais là encore un incident démythifie l'amour du couple ami. Surprenant l'étreinte de Bob et de Patricia, Thomas s'apprête à se retirer lorsque celle-ci lui fait signe de rester et, substituant sa présence

au corps de son mari qui pèse sur elle, accède au plaisir dans un suprême mensonge. Mais même si cet amour s'avère faux, Pat s'en contente ².

Thomas a d'ailleurs avec elle des rapports ambigus, faits de tendresse, d'amitié, d'amour peut-être, mais aussi marqués par l'impossibilité de concrétiser cet amour. Certains détails semblent d'ailleurs suggérer une certaine impuissance sexuelle. En apparence, Thomas domine les êtres et les choses, en fait cela n'est pas si certain. À Pat il ne peut donner de plaisir que par l'intermédiaire du corps d'un autre (autre face de la scène de l'étreinte). Avec les mannequins il se contente de petites privautés. Avec Vanessa, la livraison de l'hélice empêche la conclusion de l'acte sexuel. Enfin, avec les deux jeunes excitées en mal de célébrité, ce sont elles qui finalement le forcent à faire l'amour, après l'avoir assiégé, poursuivi, renversé et même déshabillé.

Entre temps, ses clichés ont été volés et Vanessa a disparu en laissant une fausse adresse. Thomas cherche de l'aide autour de lui, mais il ne trouve que [178] des êtres affaissés, hypnotisés (séquence dans le club de jazz), abêtis, drogués (la party de marijuana). Las, il finit par se laisser entraîner et oublie le cadavre dans les fumées de la drogue. Au petit matin il se dirige, seul, vers le parc, et écarte les fourrés : le cadavre a disparu. Thomas fait un geste de dépit, il a été joué puisque aucune trace, aucune preuve de son aventure ne subsiste ; il ne reste rien et *il ne peut rien faire*.

À ce moment survient la voiture, chargée de clowns, qui roule vivement dans le parc. Bras, jambes, cris, rires, ce sont les mêmes qu'au début du film ; on s'aperçoit qu'ils offrent le même maquillage que les mannequins, qu'il n'y a pas grande différence entre leurs costumes bigarrés et les robes ridicules des cover-girls ; plus, à y regarder de près, on a l'impression qu'il s'agit des mêmes personnes. En tout cas, ils sont symboliques de l'univers, et ignorant enfin de ce qui s'est passé cette nuit, à cette même place.

Thomas les regarde avec curiosité prendre place sur un court et mimer une partie de tennis. Les spectateurs suivent attentivement la trajectoire feinte de la balle invisible. Thomas lui-même se laisse

² Plus tard, elle dira à Thomas qu'elle ne se séparera pas de Bob.

prendre au jeu, il s'approche et lorsqu'un joueur lui fait signe de ramasser la balle qui est censée avoir roulé à ses pieds, il se lève et mime le geste de la lui lancer...

Thomas est retombé dans le factice, il s'est de nouveau laissé reprendre aux miroirs de l'apparence, il a réintégré le monde des clowns ; mais il a un atout sur eux : sa lucidité. Dans son visage redevenu soudainement grave, son regard se charge de détresse, la détresse de l'homme qui *sait*.

La caméra s'élève en tournoyant au-dessus du gazon où Thomas se tient solitaire tandis que retentissent (dernière subtilité d'Antonioni) les chocs en retour de la balle de tennis inexistante. L'illusion est redevenue maîtresse de sa vie.

L'univers brillant de Thomas n'est qu'une apparence artificielle et glacée. L'existence qu'on y mène autour de lui, les amours qu'on y vit sont fausses, les êtres stéréotypés et stériles. Thomas lui-même règne sur un monde de fantoches et de clowns. Sa pseudo-puissance est dérisoire puisqu'elle n'atteint pas l'essentiel. Tous les signes qu'il a rencontrés sur son chemin pendant ces vingt-quatre heures sans y prêter attention, l'asile de vieux, la boutique démodée, la manifestation anti-atomique, auraient pu le mener à une essence plus grave, plus dangereuse et même mortelle, mais sur cette essence, les gens comme Thomas n'ont aucune action. S'il peut la découvrir par son art, très vite des forces obscures et puissantes font disparaître son témoignage, et il ne lui reste plus que la conscience de son échec.

Blow Up c'est l'explosion de la véritable signification de la réalité, c'est l'explosion d'un monde, c'est aussi — ne l'oublions pas — l'explosion atomique.

Fin du texte